

Chiss, Jean-Louis (2018), *La culture du langage et les idéologies linguistiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 234 p. [ISBN : 978-2-35935-238-2]

Laurence Arrighi

Numéro 11, printemps 2020

Varia

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1076708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions de l'Université de Sherbrooke (ÉDUS)

ISSN

2369-6761 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arrighi, L. (2020). Compte rendu de [Chiss, Jean-Louis (2018), *La culture du langage et les idéologies linguistiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 234 p. [ISBN : 978-2-35935-238-2]]. *Circula*, (11), 126–130.

Tous droits réservés © Les Éditions de l'Université de Sherbrooke (ÉDUS),



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Chiss, Jean-Louis (2018), *La culture du langage et les idéologies linguistiques*, Limoges, Lambert-Lucas, 234 p. [ISBN : 978-2-35935-238-2]

Laurence Arrighi, Université de Moncton

laurence . arrighi @ umoncton . ca

« J'ai décidé de rassembler sous le titre *La Culture du langage et les idéologies linguistiques* des travaux écrits au fil des années, partiellement réécrits, que j'ai organisés en trois lignes de force avec interférences, échos, rappels » (p. 11). C'est avec ces mots que Jean-Louis Chiss nous convie, en un volume, à suivre un parcours de recherche, à comprendre un itinéraire intellectuel et in fine à saisir une pensée, qui sur plus de 40 ans, s'est déployée dans des champs majeurs de notre discipline : de l'étude des idéologies linguistiques, à la réflexion sur la didactique du français en passant par l'histoire et l'épistémologie des sciences du langage.

Le thème de « la crise du français », cher à l'auteur (qui en reste l'un des plus habiles contemporains) est l'élément qui permet de fédérer ces trois grands champs et de les éclairer mutuellement. Rappelons que comme linguiste tout comme didacticien du français, le chercheur s'est vu interpellé, voire vilipendé, à plusieurs reprises dans le débat rémanent sur une supposée crise de la langue. Dans ce débat, cette dernière est souvent posée à la fois comme une crise interne (une supposée déliquescence de la forme) et une crise de la transmission qui serait mal assurée selon les analyses d'aucuns en raison des errements des linguistes et des didacticiens¹. On voit mieux dès lors comment les trois champs susmentionnés gagnent à être pensés de concert. Pour cela il faut déployer une formidable érudition soutenue par une forme d'engagement scientifique qui permet de faire face à cette naturalité du discours sur la langue consistant à penser bien des sujets linguistiques sans le recours au linguiste.

Arrêtons-nous sur les trois parcours proposés par l'auteur. Le premier « La crise du français et des langues » regroupe huit chapitres au sein desquels la crise du français est pensée en tant qu'idéologie linguistique. Dans ces pages, l'auteur plaide avant tout pour une mise en perspective historique

1. En guise d'exemple, certains, certaines se souviennent peut-être d'une polémique (re)lancée par la publication en 2005 d'un numéro (le 135) de la revue *Le Débat*, où plusieurs intellectuels français bien connus du paysage médiatique de ce pays (Marc Fumaroli, Régis Debray, Jean d'Ormesson, Philippe Sollers et bien d'autres) ont étalé nombre de clichés antilinguistiques et antididactiques faisant des nomenclatures et du savoir des linguistes et didacticiens un jargon absurde. En ayant contribué à intégrer aux programmes scolaires des notions telles celles de pronoms déictiques ou d'ancrage énonciatif, linguistes et didacticiens auraient conduit l'écolier français moyen à ne plus maîtriser sa langue. Chiss rappelle brièvement ce débat en introduction de sa première partie (voir p. 15).

des discours de crise alors même que ce qui les caractérise, justement, c'est le règne du présentisme. Ce faisant, le régime d'historicité des enjeux didactiques et linguistiques que ces discours prétendent vouloir interroger reste hors d'atteinte. Or, dès le chapitre 1, l'auteur rappelle que l'« on voit mal comment la consolidation d'une didactique des langues [...] pourrait ignorer les dimensions historiques et épistémologiques des sciences du langage » (p. 17). Dans le chapitre 2, c'est la notion de « génie de la langue » que l'auteur nous propose d'historiciser. En examinant la place du travail de Charles Bally, un travail ayant œuvré au « retour cyclique » (p. 27) de la notion, Chiss revient sur les discussions sur l'ordre naturel dont la syntaxe du français serait porteuse. La brève histoire du thème conduit l'auteur à interroger la recherche de la spécificité d'une langue, une recherche qui permet alors d'éclairer les liens parfois ténus entre science et idéologie. C'est encore une notion chère à Bally qui revient au chapitre 3, celle de « culture de la langue » au centre d'un cycle de conférences donné par ce dernier à Genève en 1930², précisément au sujet de la crise du français. Là encore, dans l'analyse de ces conférences que nous propose Chiss, on peut voir l'intrication entre science et idéologie³. Le chapitre 4 interroge l'articulation entre la « crise du français » et le débat plus large de la « crise » de l'école. A contrario de trop de discours d'évidence qui se proposent de régler les questions de réussite scolaire pour tous par un retour à la vieille grammaire, l'auteur appelle à une véritable théorie du langage en lien avec une théorie du sujet et de la société. Au chapitre 5, la réflexion sur la crise du français est envisagée en relation avec la crise des Humanités. Ici, comme au chapitre suivant, Chiss affirme la nécessité de penser la relation langue, littérature, culture dans une théorie du langage qui travaillerait à déplacer et transformer les découpages disciplinaires. On reconnaît là la tâche assignée à la théorie du langage par Meschonnic⁴ qui est justement le dédicataire du chapitre 6. Le chapitre 7 aborde quelques aspects de la dialectique système / norme(s) / variations et souligne la difficulté de l'école (dans l'espace francophone en entier et non pas seulement en France) à faire affaire avec la pluralité interne de notre langue. Enfin, le chapitre 8 conclut bien cette partie en insistant d'une part sur la nécessaire appréhension des idéologies dans leur historicité et d'autre part, en s'appuyant sur une proposition répétée de Humboldt à Meschonnic, en passant par Saussure et Benveniste, de séparer langue et discours afin « précisément de récuser le topos toujours renaissant des valeurs qui seraient attachées aux langues quand il n'y a que des discours qui portent des valeurs » (p. 83).

Le deuxième parcours propose, en six chapitres, un arrêt sur des conceptions de la littérature en lien avec la théorie du langage. Le chapitre 9 s'intéresse à « l'inflation contemporaine [en fait depuis les années 1980] d'une littérature de témoignage » (p. 89) où le vécu est roi, la vie objet de savoir et la parole tenue pour authentique. Avec le chapitre 10, Chiss poursuit sa réflexion sur la typologie

2. Publié en 1931 par Charles Bally et réédité en 2004 par Jean-Louis Chiss et Christian Puech en 2004.

3. En effet nous montre l'auteur si Bally « démonte le discours "catastrophiste", toute la thématique de la victimisation du français, la nostalgie de "l'universalité du français", son argumentaire n'évite pas l'héritage lexical du "génie" de la langue française... » (p. 37)

4. Chiss fait ici référence plus particulièrement à une publication de Meschonnic dont le titre (« Plan d'urgence pour enseigner la théorie du langage », 2000) et le contenu est révélateur de leur préoccupation mutuelle de didacticiens et de linguistes pour la langue et la littérature.

des discours. C'est aussi essentiellement au genre du récit qu'est consacré le chapitre suivant. Les deux chapitres subséquents sont plus directement consacrés à des questions scolaires au sein du système éducatif de la France. On ne s'étonne pas après la lecture de la première partie de l'ouvrage que notre auteur interroge « cette coupure langue / littérature dans la discipline dite "français" » (p. 135) (chapitre 12), de même qu'au chapitre suivant il lie méthode d'apprentissage de la lecture et théorisations de la littérature. Le dernier chapitre de cette partie est une réflexion liée à la publication de nouveaux écrits en Saussure en 2002, publication qui fut un « véritable événement » (p. 151) et l'occasion pour bien des linguistes d'interroger l'héritage du « maître ».

Trouver un fil directeur au troisième parcours, « Politiques du langage » est plus délicat. Cela n'enlève rien à l'intérêt des cinq chapitres qui composent cette dernière partie. Le chapitre 15 en particulier retient l'attention. L'auteur, qui rédigea son texte en 1984 (l'année Orwell, comme il le précise), se livre à une critique de l'expression « c'est une façon de parler », vide de sens alors que « [ces façons de parler] interdisent la construction d'une relation entre le sujet et l'histoire en occultant, dissolvant les spécificités dans l'unitaire de l'universel » (p. 174) ou, dit autrement, on traite ici de la langue de bois. Toutefois, Chiss nous rappelle aussi que si les critiques de cette langue de bois sont légion, elles ont souvent le travers d'un certain binarisme opposant celle-ci à la langue de tous les jours supposée vraie et transparente⁵. Les écrits de Meschonnic, déjà présents dans d'autres chapitres de l'ouvrage, tiennent une bonne place dans les chapitres 16 et 17. Rappelant, chapitre 16, que les activités de ce linguiste, poète, traducteur et théoricien ont toutes été guidées par son attention au langage, Chiss place cette « attitude, [cette] disposition permanente » (p. 185) au cœur d'une théorie du langage-éthique-politique qui fait l'honneur de Meschonnic⁶. Les écrits de Meschonnic toujours servent à penser le lien entre théorie du langage et politique au chapitre suivant où l'auteur analyse des positions de Chomsky ainsi que de Heidegger (et certains de ses commentateurs français) sur les liens langage et politique, liens pour Meschonnic et Chiss indéniables mais que les auteurs commentés (et bien de leurs commentateurs) refusent d'assumer. Le chapitre 18 s'arrête sur les enjeux du comparatisme en linguistique et au-delà. On comprend aux citations mises en exergue « ... la bêtise de l'incomparabilité » (Détienne, 2000 : 182) que notre auteur plaide en faveur du comparatisme... oui mais en « [c]ompar[ant], [...] autrement qu'à la façon du café du Commerce » (Détienne, 2000 : 146)⁷. Enfin, dans son ultime chapitre, celui qui s'est souvent présenté tout au long de l'ouvrage

5. Pour une bonne illustration de ce travers, le lectorat de *Circula* pourra consulter un excellent article d'Alice Krieg-Planque qui met précisément de l'avant cette tension (numéro 7, printemps 2018).

6. Commentant deux articles de Meschonnic publiés en 2005 dans *Le Monde* (repris dans un ouvrage de 2012) contre l'utilisation du mot Shoah, Chiss rappelle « l'exigence de faire toujours entendre la valeur des mots dans leur historicité, de les prendre comme des discours avec lesquels l'histoire a affaire par nécessité, sans confondre les mots et les choses, sans réduire l'histoire aux discours qui la disent » (p. 185).

7. Notre auteur est conscient des apories et des dérives de l'acte de comparer en sciences mais aussi de la portée heuristique que peut revêtir le fait de le faire. En la matière, citons-le, ce qui donnera aussi une idée de sa plume : « Il est clair qu'il apparaît difficile d'installer autour de l'acte de comparer une espèce de cordon sanitaire qui éviterait toute la série de conséquences en cascade : différencier, classer, hiérarchiser, valoriser. Indispensable pour repérer les éléments "invisibles" à l'analyse interne, pour garantir la prise de distance, la recontextualisation dans le long terme ou l'éloignement apparent, le comparatisme est producteur de savoir » (p. 207-208).

comme un linguiste préoccupé par l'histoire des théories sur le langage et un didacticien intéressé aux conceptions de l'enseignement des langues, indique que cette dualité est trompeuse. En effet, le cadre général de la réflexion de notre auteur entend justement dépasser cette séparation – ce que l'on voit poindre en filigrane tout au long du texte. Le terrain de réflexion que revendique Chiss est celui « de l'histoire culturelle des disciplines qui traitent du langage, des langues, des discours et des textes, incluant par nécessité la littérature » (p. 211). Bref, une anthropologie historique du langage telle qu'elle est évoquée tout au long de ce dense et passionnant ouvrage.

Références bibliographiques

Bally, Charles (2004) [1931], *La Crise du français : notre langue maternelle à l'école*, Avant-propos et Postface de Jean-Louis Chiss et Christian Puech, Genève/Paris, Droz.

Le Débat, n°135, disponible sur <https://www.cairn.info/revue-le-debat-2005-3.htm>.

Krieg-Planque, Alice (2018), « Les instruments de la critique politique et sociale comme objets pour l'étude des idéologies langagières : l'exemple d'un "Atelier de désintoxication de la langue de bois" », *Circula*, n° 7, p. 29-50, disponible sur <http://circula.recherche.usherbrooke.ca/numero-7/>.

Meschonnic, Henri (2000), « Plan d'urgence pour enseigner la théorie du langage », *Le français aujourd'hui*, n°130, p. 100-107.

Meschonnic, Henri (2012), *Langage, histoire, une même théorie*, Lagrasse, Verdier.

Saussure (de), Ferdinand (2002), *Écrits de linguistique générale*, édités par Simon Bouquet et Rudolf Engler avec la collaboration d'Antoinette Weil, Paris, Gallimard.